

**Un maire au Kosovo de Chris Marker**  
(2000 / 27'20)

**Remarque :** cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

**note :** les patronymes et noms de lieu doivent être vérifiés.

**Voix off (Federico Sanchez) :** La ville de Mitrovica, au nord du Kosovo, est devenue célèbre à cause d'un pont : celui qui la coupe en deux, qui sépare la population albanaise du dernier bastion serbe. Pour les quelques Albanais qui habitent encore sur l'autre rive, on a construit une passerelle... Frontière fragile. C'est là qu'ont lieu périodiquement des affrontements contenus, tant bien que mal, par les forces des Nations Unies. C'est là que grésille encore le feu mal éteint d'une guerre dont tout le monde a beaucoup parlé et dont on a rarement eu l'occasion d'entendre les acteurs. Une fois éloignée leur image de pauvres réfugiés sur les routes, les Kosovars ont étrangement disparus de l'univers des médias et le Kosovo est redevenu une abstraction. Bajram Rexhepi est tout à fait concret. Chirurgien de son métier, c'est comme chirurgien qu'il a fait la guerre dans les rangs de l'UÇK, l'armée de libération du Kosovo. La paix venue, son autorité incontestée l'a fait élire maire de Mitrovica. L'usage qu'il fait de cette autorité risque d'ébranler quelques idées reçues.

*Un maire au Kosovo* [Titre du film]

**Bajram Rexhepi (BR)** [interview en anglais, dont nous transcrivons ici la traduction en français en voix off (celle du début)] : J'aime mon métier : docteur et spécialement chirurgien et j'aimerais revenir à mon métier. Mais immédiatement après la guerre, la situation ici était difficile. Peut-être parce que les relations entre les membres de l'UÇK et d'autres partis politiques n'excluaient pas certaines incompréhensions ou frictions, le gouvernement provisoire du Kosovo m'a proposé d'être maire de Mitrovica, parce que les soldats de l'UÇK me respectent, parce que j'ai risqué ma vie en allant au secours des blessés. Tous les partis politiques me respectent. Et peut-être ont-ils pensé que j'étais à ce moment là le plus qualifié pour ce job ? Je n'aime pas ce job. Mais peut-être la situation l'exigeait-elle ? Parce que, pour moi, il y avait eu assez de guerres, assez de crimes, assez d'apartheid. Il était temps d'essayer d'oublier tout ce malheur et de faire quelque chose qui donne une perspective à nos enfants, à la jeune génération, et essayer d'être modéré et de résoudre les problèmes. Et j'ai connu aussi la mentalité des Serbes. J'étais peut-être le plus capable. Je ne suis pas heureux de mon bilan, parce qu'objectivement, c'est très difficile de faire avancer les choses à Mitrovica. Mais peut-être, avec un autre, la situation aurait été de pire en pire, jusqu'à la bagarre, s'il y avait eu un extrémiste à ma place.

**Chris Marker (CM) :** Comment est-ce que tout a commencé ? Des groupes de l'UÇK ont occupé certains territoires ?

**BR :** Ils ont commencé du côté de Skunbara (?), après Kaze (?). Il y avait la famille Achare (?) et d'autres gens. Il y a cinq ou six ans, ils forment un groupe et de temps en temps, ils font un coup de main contre une patrouille de police. En 1997, pour la première fois, ils font appel à moi pour soigner un de leurs membres qui était blessé. Je vais après Kaze, dix ou douze fois. C'était une période très dangereuse. J'allais seulement la nuit avec mes instruments. Très dangereux, parce qu'à l'époque, avoir des instruments de chirurgie ou une kalachnikov, c'était pareille. J'ai eu le premier contact en 1997 et après ça, en 1998. J'ai manifesté publiquement

que nous formions un groupe de l'UÇK, et nous étions l'armée de l'UÇK et que nous continuerons à nous battre pour la liberté.

À mon avis, c'était une obligation pour tous les médecins de rester là et de soutenir l'UÇK et la population qui vivait dans de très mauvaises conditions. Mais bon, c'est humain. C'était vraiment dangereux pour beaucoup de médecins. Pour moi, spécialement, parce que j'étais recherché par la police serbe en tant que « Docteur terroriste ». Ça a duré cinq mois pendant la guerre, de mars à juin (sic).

**François Crémieux (FC) :** C'est quoi un « docteur terroriste » ?

**BR :** Le gouvernement serbe accusait l'UÇK d'être un groupe terroriste. Ils savaient que j'allais dans la montagne pour opérer les blessés de l'UÇK. Avec ce genre de logique, je suis un terroriste puisque je soigne des terroristes. D'où mon surnom : « Docteur terroriste ». Je crois que c'était très important de rester, surtout pour des chirurgiens. Nous avons beaucoup de blessés civils. 95% des blessés étaient des civils, par grenade, par des snippers, d'autres choses. C'était une obligation morale de rester avec nos patients. Dans la montagne, j'étais dans de très mauvaises conditions. Pas d'ambulances. Aucun équipement pour faire quoique ce soit. Quelques fois, je devais opérer sous une tente ou en plein air. Très difficile.

**CM :** Pour cette chirurgie, ce que vous aviez ? [très difficile de comprendre le début de cette question]

**BR :** J'avais mes instruments pour la petite chirurgie, quelques fois, pour l'anesthésie locale, et quelques fois, je pratiquais l'anesthésie verbale. Je disais : « Mon petit, il faut être fort et je dois finir cette opération ».

**CM :** Vous opérerez quelques fois sans anesthésie ?

**BR :** Sans anesthésie, très souvent. Mais il y avait beaucoup de courage dans la population. Je n'avais pas d'autres choix. Ils me croyaient. Ils me disaient d'y aller, sans anesthésie.

**CM :** En d'autres temps, dans l'ouest, ils avaient une technique spéciale d'anesthésie qui n'était pas verbale, mais alcoolique. On gavait le type d'alcool.

**BR :** Oui ! Mais on n'avait pas d'alcool. Je sais. J'ai vu dans les films qu'on fait boire du whisky et tout ça. Mais je n'avais pas de whisky.

Cérémonie anniversaire de l'UÇK [titre]

[chanson / voix masculine : « UÇK, coeur du Kosovo. UÇK, espoir du Kosovo. Je suis Albanais. Quand la Patrie m'appelle... »]

**BR :** On a eu trois grosses offensives dans cette région. Une offensive durait trois semaines. Après ça, par exemple, l'armée serbe devenait très puissante et nous étions sur la défensive. Nous nous replions dans la montagne et après, nous revenions au même endroit. C'était une guerre de guérilla. Ici, il y a des tombes de héros et de victimes. Des tombes neuves. Je crois qu'une dizaine d'entre nous ont été tués par les Serbes. Ici, on a des tentes, des tentes collectives pour les écoles. Avant, il y avait ici une petite école. C'était notre système parallèle d'éducation. Ça a duré douze ans.

**CM :** Elle a été détruite pendant la guerre ?

**BR :** Oui, pendant la guerre, en mai 1999.

**CM** : Et maintenant, vous attendez de construire une nouvelle école ?

**BR** : Nous n'avons pas de fonds, mais nous espérons faire quelque chose pendant l'été pour construire une école neuve.

**CM** : Vous n'aviez aucune formation militaire ou vous aviez servi dans l'armée serbe ?

**BR** : J'étais soldat dans l'armée serbe. J'ai fait un an de service. Beaucoup de soldats de l'UÇK ont servi dans l'armée yougoslave, pas les plus jeunes générations. Pendant les cinq dernières années, ils ont refusé de faire leur service. Un Albanais ne voulait pas participer à cette guerre contre la Croatie ou la Bosnie, et un bon nombre d'Albanais se sont battus pour la liberté du côté croate. Ils étaient avec la population croate ou bosniaque contre les Serbes.

**CM** : Ces jeunes gens qui ont refusé de participer à la guerre de Bosnie, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils se sont cachés ? Ils ont pris le maquis ? C'était le noyau originel de l'UÇK ?

**BR** : Un grand nombre de combattants de Croatie et de Bosnie sont revenus au Kosovo comme volontaires... et c'était une grande expérience. C'était une sorte de noyau, vous avez raison, pour les troupes de l'UÇK.

**CM** : Dans un sens, l'entraînement chez les Serbes a aidé les combattants de l'UÇK à être de bons combattants.

**BR** : Oui, de bons combattants. Et ils connaissaient bien leur tactique, la tactique des Serbes. C'était bon pour les Albanais.

[retour à la cérémonie ; texte / voix féminine : « Je t'avais donné le serment : "Je descendrai de la montagne, où de ma tombe je me lèverai quand le Kosovo sera libéré." J'ai tenu ma parole, je suis venu. Je t'ai apporté dans mon feutre un bouquet de fleurs. Mais toi, tu n'es pas sur le seuil de cette porte ! De Drenica, le vent m'emporta, avec l'aigle sur le feutre, avec la chemise rouge du printemps. Je ne suis pas mort. Je suis vivant. »]

**CM** : Ils avaient amené des tanks si haut ?

**BR** : Oui, jusqu'ici.

**CM** : Quels tanks est-ce qu'ils ont ? Des russes ?

**BR** : Ils ont fait une sorte de modification : « T », meilleurs que les tanks russes. Oui, meilleurs. Ils ont été très efficace en Irak.

**FC** : Comment s'organisait la vie dans les moments creux ? Le soir, par exemple, vous aviez une vie sociale ?

**BR** : Oui, quelques fois. Il y avait une relation très amicale entre les gens de l'UÇK et la population. Quelques fois, on faisait des récitals de poésie, des soirées culturelles, des chansons, d'autres choses. On essayait de reconstituer une vie normale, d'oublier le malheur. Mais enfin...

**CM** : Est-ce qu'il n'y avait pas aussi, dans la population, des gens qui avaient peur que vous attiriez les représailles serbes contre eux ?

**BR :** Au début ! Au début ! Il y avait des sceptiques contre l'UÇK, des gens qui avaient peur, qui disaient qu'il valait mieux rester tranquille, que là était notre chance. Mais c'était faux, parce que, comme cela, nous avons eu douze ans d'apartheid et aucun progrès. Et on était parti pour voir le Kosovo purifié des Albanais. Mais après les massacres, après Kaze, Likocan (?), toute la population avait la haine des Serbes et soutenait l'UÇK.

**FC :** Est-ce que les relations sociales ont changé ? Ceux qui étaient dans l'UÇK avant la guerre, est-ce que maintenant ils ont une position sociale spécifique ?

**BR :** Certains sont dans les forces de police. Nous donnons quelques fois la priorité à ceux qui étaient dans l'UÇK. Par exemple, pour trouver un emploi à l'hôpital, un critère était d'avoir eu un héros dans la famille. C'était une priorité. Ou bien, d'avoir servi activement pendant la guerre. C'était une priorité. Et je crois que c'est normal. J'ai vu beaucoup de mes étudiants engagés dans des situations très dangereuses. Ils ont sacrifié davantage que les autres pour la liberté. C'est normal qu'ils aient certains privilèges.

**FC :** Vous ne pensez pas que quand ces privilèges sont trop grands, ça peut mettre en danger la démocratie ?

**BR :** Oui ! Quelques fois, c'est mauvais et difficile à contrôler. Normalement, dans un concours, c'est OK d'avoir certaines priorités, mais quelques fois, ces priorités sont poussées à l'extrême. Mais, par exemple, si j'ai deux types de même qualification, je donnerai la priorité à celui qui était dans l'UÇK. Mais s'il n'a pas la qualification, s'il n'est pas expert, il n'aura aucune chance. Je donnerai sa chance à l'expert.

**CM :** En d'autres termes, ça ne devient pas une nouvelle aristocratie !

**BR :** Non ! Non ! Aucune chance !

[retour à la cérémonie : remise de diplômes]

**FC :** Est-ce que la guerre a changé votre relation personnelle avec la vie ?

**BR :** Je ne pense pas. J'essaie d'oublier tout ce qui était mauvais pendant la guerre. J'étais là pour mon idéal. C'est seulement une pause dans l'Histoire, un mauvais moment pour moi. Mais maintenant, je suis serein. Par exemple, ma maison a été détruite, mais, par chance, je n'ai eu personne de tué dans ma famille proche. Alors je peux oublier le passé et regarder seulement un avenir meilleur pour la population et pour ma famille... C'est plus difficile pour les familles qui ont eu beaucoup de morts, dix, quinze ou plus. Mais je crois qu'il n'y a qu'une seule loi. Nous ne pouvons pas être dans les Balkans, toujours en conflit, en conflit interethnique. Nous devons en être délivré et regarder l'avenir, et faire partie de l'Europe. C'est difficile en ce moment, mais notre perspective, c'est l'Europe, être délivré des conflits, des mythologies et de tout ça.

Pour cette raison, il est mieux, au commencement, d'avoir une sorte d'indépendance. Et après peut-être dix, vingt ans, les frontières n'ont plus tellement d'importance. Après ça, nous essayerons d'être intégrés, comme une partie de l'Europe ou aux débuts des Balkans, comme une région, une zone économique, quelque chose... quelque chose comme le Benelux, où les frontières ne sont pas si importantes. Mais pour l'instant, pour le moment présent, c'est très important d'avoir une sorte d'indépendance.

Nous sommes aussi réalistes dans nos demandes. C'est normal que tous les Albanais désirent l'indépendance. Nous sommes sur le chemin de l'indépendance. Nous avons eu assez de guerres et ce n'est pas l'option qui nous préoccupe le plus actuellement. En ce moment,

l'important est de rétablir une vie normale. Peut-être la proposition actuelle des coexistences n'est pas ce que nous aimons le mieux, mais nous savons que c'est la seule voie possible pour avoir le soutien de la communauté internationale et la seule voie juste, parce qu'il n'existe pas en Europe un seul pays qui soit complètement monoethnique. C'est la seule voie normale. Pour les Serbes, je ne le sais pas. Ils doivent être délivrés de certains rêves et accepter la réalité nouvelle, et spécialement les Serbes du Kosovo. Ils doivent accepter cette réalité nouvelle : ils ne sont plus le facteur le plus puissant du Kosovo. Maintenant, la communauté internationale est là et une majorité albanaise. Ils doivent accepter le fait que maintenant ils sont la minorité. Ils peuvent avoir tous leurs droits de citoyens. Ils peuvent en avoir tous les privilèges. Ils peuvent obtenir la concession d'un département spécial pour les minorités et ses privilèges, mais ils ne peuvent plus être le facteur le plus influent. S'ils acceptent la réalité nouvelle, ce sera mieux et pour les Albanais et pour les Serbes. La seule chance des Serbes, c'est de s'intégrer dans nos institutions communes.

Parce que nous savons ce que c'est. Nous étions des citoyens de deuxième classe. Nous subissions l'apartheid des Serbes. Nous savons comme c'est dur d'être la deuxième classe. C'est pourquoi nous ne voulons pas que notre minorité soit la deuxième classe. Mêmes droits que la majorité.

**CM** : Vous avez reçu des volontaires, d'ailleurs, hors du Kosovo ?

**BR** : Oui ! Nous avons deux Allemands, quelques Français, des Hollandais, des Anglais. Nous avons reçu aussi des demandes de Tchétchénie et d'Iran, et d'autres pays islamistes qui voulaient se battre pour nous. Nous avons refusé parce que nous ne sommes pas des fondamentalistes. Nous appartenons à l'Europe. Nous n'avons rien à voir avec les fondamentalistes ou d'autres, en Bosnie. Et c'est tant mieux, parce que Milosevic essayait toujours de désinformer l'opinion en disant que nous étions un danger pour la chrétienté en Europe, que les Albanais sont des fondamentalistes et des terroristes en puissance. C'était de la désinformation et rien d'autre.

**CM** : Est-ce qu'il y a des fondamentalistes au Kosovo, comme éléments du paysage spirituel ?

**BR** : J'ai vu certains types, des organisations humanitaires. Ils essayaient de faire des choses. Ils soutenaient financièrement des jeunes gens. Un petit nombre. J'en ai vu avec des barbes. Mais je pense qu'ils n'ont aucune chance ici. En ce moment, nous ne cherchons pas la confrontation entre eux et nous, mais si nous voyons qu'ils représentent un danger pour les Albanais, nous mettrons un terme à leurs activités. En ce moment, nous préférons être tolérants. C'est la meilleure façon, sans utiliser de pressions. Mais le jour où...

**CM** : Et parmi tous ces dangers que vous rencontrez, est-ce qu'il n'y a pas des gens qui sont toujours mus par un esprit de vengeance plutôt que par l'organisation pacifique de la ville ?

**BR** : Je crois, oui ! Je crois que notre problème est avec certaines gens. Le docteur Moujad (?) dit que ce sont nos « héros d'après-guerre », qui pendant la guerre avaient une peur de rester au Kosovo. Ensuite, ils sont rentrés et pour guérir leurs complexes, parce que ce sont des gens à complexes, qui pendant la guerre avaient eu peur de se battre pour la liberté, maintenant, ils veulent guérir leurs complexes en créant des incidents et des problèmes. C'est avec ce groupe de gens que nous avons des problèmes et peut-être, aussi, quelques familles qui ont perdu beaucoup de membres, par exemple, cinq, dix ou plus. Là, c'est possible qu'ils essaient de se venger.

**CM** : C'est humain, dans un sens, mais qu'est-ce que vous pouvez leur dire ?

**BR** : Je pense, qu'au fond, il n'y en a pas tellement qui cherchent à se venger. Le problème, c'est les « héros d'après-guerre ». Parce que les gens qui ont perdu, par exemple, vingt membres de leur famille, ils savent que ce n'est pas la bonne façon. Ils peuvent bien tuer cinq Serbes, ça ne leur rendra pas leurs parents. Je ne crois pas qu'ils soient très dangereux. Les dangereux, c'est les « héros d'après-guerre ».

**FC** : Vous en avez rencontré de ces « héros d'après-guerre » ?

**BR** : Quelques fois. Je suis très agressifs envers eux. Quelques fois, ils déclarent : « Il faut aller au combat contre les Serbes ! » Et je leur dis : « Il y a eu un temps pour le combat. Maintenant, c'est le temps du dialogue ou d'autre chose, pas du combat. Pour le combat, vous aviez votre chance l'année dernière et vous n'étiez pas là ! »

**FC** : Comment voyez-vous l'avenir ?

**BR** : Ok ! Je ne suis pas un grand optimiste, mais pas pessimiste non plus. Je suis réaliste et je pense que si la communauté internationale, la KFOR, l'UDMIK (la MINUK?), la police appliquent la résolution 12-44 et arrêtent les criminels de guerre, qui sont encore nombreux dans la zone nord, s'ils éliminent les fauteurs de trouble des deux côtés, s'ils créent les conditions qui donnent leur chance aux gens modérés, aux citoyens de Mitrovica, nous pouvons résoudre les problèmes, nous pouvons trouver des solutions pour une espèce de coexistence, pour la tolérance. Peut-être pas la grande amitié, au début, mais il suffit que cessent les provocations et les agressions pour commencer à travailler ensemble dans de petits projets. Nous pouvons garantir aux ouvriers serbes qu'ils ne rencontreront pas de provocations de la part des Albanais. Pour la sécurité, en dehors des lieux de travail, c'est la KFOR et l'UNCIVPOL qui sont compétentes. Je crois qu'avec le temps, la tension diminuera. Nous pouvons diminuer la tension. Mais il y a aussi une chose importante : finalement, c'est le moment pour les leaders serbes d'exprimer leur demande de pardon pour tout ce qu'ils ont fait aux Albanais. S'ils peuvent simplement dire : « Nous demandons pardon pour tous les crimes qu'on commis la police et les paramilitaires », la tension chez les Albanais peut retomber. Nous n'avons plus de motifs pour aucune vengeance. Si la situation devient calme à Mitrovica, je retournerai à mon métier. Si la situation exige ma présence, je sacrifierai encore un court moment. Je ne sais pas exactement.

**CM** : C'est quoi « un court moment » ?

**BR** : Je ne sais pas. Deux, trois ans.

**FC** : La vie aussi peut être un court moment !

**BR** : Oui.

Chris Marker François Crémieux [titre]

et la voix de Federico Sanchez [titre]

Aux élections d'octobre 2000, Bajram Rexhepi a été battu par la DLK d'I. Rugova. Verdict de la presse : « les modérés l'ont emporté sur les ultras... » [titre]